

LE ROLE DE L'ARCHEOLOGIE INDUSTRIELLE DANS L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

Qu'est-ce que l'archéologie industrielle ? Quelles sont ses relations avec la connaissance du passé ? avec l'enseignement de l'histoire ?

La notion d'archéologie industrielle s'est imposée en Angleterre dans les années 1950. En Belgique, elle nous est devenue familière depuis 1972 ou 1973. En réalité, que ce soit en Angleterre ou en Belgique, bien des chercheurs ont fait de l'archéologie industrielle avant que l'expression n'apparaisse.

Comme toute archéologie, l'archéologie industrielle étudie les vestiges matériels. Elle est une discipline nécessaire à l'histoire puisqu'elle complète les témoignages écrits du passé par l'analyse des objets. On a déjà beaucoup discuté de ses limites chronologiques. Pour certains, il faut remonter, pour l'étude des artefacts de l'industrie, jusqu'aux plus anciens d'entre eux, c'est-à-dire jusqu'au paléolithique. Des auteurs, tel un spécialiste aussi averti que Maurice Daumas, estiment, par ailleurs, qu'aucune rupture essentielle n'est intervenue dans l'évolution technologique même aux XVIII^e et XIX^e siècles, à l'époque que l'on qualifie généralement de révolution industrielle. Pourtant, en Belgique, quand nous avons cherché à délimiter le champ de l'archéologie industrielle, nous avons choisi de commencer au XVIII^e siècle d'abord parce que la force énergétique de la vapeur nous a paru introduire une césure du moins par l'ampleur et les répercussions de ses conséquences sur la vie économique et sociale, ensuite parce que les témoignages de l'industrie nouvelle des XVIII^e et XIX^e siècle, — tant les machines que les bâtiments industriels, — ont été pratiquement délaissés et sont en cours de disparition complète. La Belgique qui a fabriqué un si grand nombre de machines à vapeur au XIX^e n'en conserve par exemple aucune du début du siècle. Pour les bâtiments industriels, ils ont disparu pour faire place à d'autres, ou bien ils sont en ruine ou en voie de démolition. Certes, le complexe social du Grand-Hornu a été sauvé grâce à l'intervention d'un architecte mais il s'agit là d'une exception et, — insistons-y, — la plupart des constructions industrielles ne méritent pas d'être conservées. Pourrait-on, grâce à quelques conservations bien choisies, préserver des types qui caractérisent à la fois le plus commun et le plus rare ? Le plus commun, c'est ce qui faisait le quotidien, ce qui a influencé au maximum un chacun. Le plus rare est intéressant par sa date soit parce qu'il a été le premier d'un style déterminé ou le premier à user d'un matériau nouveau. Il est rare de rencontrer une bâtisse utilitaire sauvée par son esthétique comme le Grand-Hornu. Pour le reste, des photographies, des films devraient suffire. Certes, ces démarches devraient être précédées par l'enquête systématique.

M. Buchanan, l'un des meilleurs spécialistes anglais de la discipline, distingue quatre étapes : 1) le répertoire systématique ; 2) le *survey*, c'est-à-dire la description qui doit nécessairement comporter les mensurations, une datation

et des photographies ; 3) le *record*, à savoir la notification dans un fichier systématique, centralisé si possible ; 4) la conservation ou la restauration.

Aussi, le *Centre d'Archéologie Industrielle*, A.S.B.L. formée en Belgique en janvier 1975, s'est-il donné pour objet « l'étude scientifique de tout paysage, bâtiment, outillage ou fabricat et de tout document filmé qui s'y rapporte, le point de départ de cette étude est la révolution industrielle » et a-t-il commencé par établir une fiche systématique qui pourrait servir à dresser un répertoire.

Le recours à l'iconographie ancienne est absolument nécessaire dans un pays comme la Belgique où la densité industrielle particulièrement forte a provoqué la disparition de couches successives des constructions utilitaires ; ces transformations sont aussi inhérentes à la dynamique propre de la croissance de plus en plus rapide née de la révolution industrielle. Il subsiste encore de nombreux bâtiments du XIX^e siècle mais ils ne figurent dans aucun répertoire. Ça et là, des études sont publiées, des cercles d'amateurs se forment : ce serait œuvre utile d'en dresser la bibliographie. Pour l'outillage et les machines, il y en a dans des musées et dans des collections privées. On y trouve également des maquettes qui permettent de conserver facilement des ensembles de trop grand format. Malgré leur intérêt, elles ne valent pas les pièces originales. Et, tous les jours, des outils ou des machines anciennes disparaissent, vendues comme ferraille à cause de leur vétusté sans que leur valeur historique soit prise en considération. Pourtant, depuis ces dernières années, des collections nouvelles sont formées et l'on peut affirmer que les listes dressées en 1975 lors de l'exposition « *Le règne de la machine - Rencontre avec l'archéologie industrielle* » à Bruxelles au Passage 44 sont actuellement incomplètes⁽¹⁾. Des expositions spécialisées à Bois-du-Luc sur les charbonnages, à Maffle sur les carrières de pierre, à Tournai notamment sur les fours à chaux et sur la bonneterie, — nous nous limitons à la partie francophone du pays, — permettent de rendre compte des progrès en la matière⁽²⁾. Ajoutons-y des musées nouveaux comme à Marchienne-au Pont, à Tamines, à la F.N. à Herstal⁽³⁾ ou en gestation comme à Warneton sans compter les collections privées que des émissions de télévision consacrées à l'archéologie industrielle ont fait connaître.

(1) Le catalogue de l'exposition comporte une longue introduction sur les « *Sources et méthodes* » avec une riche bibliographie qui reste encore la meilleure introduction sur le sujet dans nos régions. On peut encore l'acquérir au Crédit Communal de Belgique, Centre Culturel, 44, boulevard Pachéco, Bruxelles.

(2) Cf. les catalogues : *Bois-du-Luc, Cité vivante, Histoire-archéologie-architecture industrielles*, Centre hennuyer d'histoire et d'architecture industrielles, Haine-Saint-Pierre, 1976 ; — *L'industrie de la pierre, de l'Ancien Régime à nos jours*, Maison communale de Maffle, 1976 ; — Jeune Chambre Economique de Tournai ; — *Les doigts dans l'engrenage* ou *Ceux qui ont fait tourner Tournai*, Maison de la Culture de Tournai, 1977.

(3) F.N. : Fabrique nationale ex Fabrique nationale des armes de guerre, fondée en . Un musée y a été inauguré, le 25 mai 1977, sous la responsabilité de M. Claude GAIER. Pour Marchienne-au-Pont, voir M. REVELARD, *Un cercle régional d'archéologie industrielle à Marchienne-au-Pont*, dans *Centre d'Archéologie industrielle - Informations*, 1^{re} année, n° 2, 1975, pp. 23-24 (publication épuisée).

À Tamines, en mai 1977, M. Georges HELDENBERG a réalisé, au Lycée royal, une exposition « *Des Machines et des Hommes* ».

À l'instigation notamment de M. Jean-Marie DUVOSQUEL, la Société d'Histoire de Comines-Warneton et de la région est en train d'installer un musée dans les locaux de la Brasserie Van Windemens. Y seront conservés l'appareillage de la brasserie mais aussi des objets et documents concernant le textile et la briqueterie.

Parmi les musées, mention particulière doit être faite du *Musée du Fer et du Charbon* à Liège, du *Musée de Verre* à Charleroi ainsi que du *Musée de la Vie Wallonne*. Les deux premiers sont nés de collections personnelles formées depuis longtemps par les deux précurseurs qu'ont été René Evrard et Raymond Chambron. La richesse du troisième n'est plus à souligner⁽⁴⁾.

À côté des machines et des usines où elles ont fonctionné, il subsiste d'autres vestiges matériels de l'économie industrielle. L'infrastructure des moyens de communication caractéristiques du XIX^e siècle est, elle aussi, en voie de disparition. Les canaux anciens ont été élargis, les vieilles écluses sur les cours d'eau sont peu à peu remplacées, tout le réseau des chemins de fer a été modernisé. De même, les routes de gros pavés, bombées et sinueuses, deviennent rares et il est exceptionnel de rencontrer du macadam du type originel. Là encore, la prospection systématique manque. Grâce à la passion de nombreux amateurs pour les trains, leurs locomotives et leurs wagons ainsi que pour les premières automobiles ou tout autre genre de véhicule, il est moins difficile de se documenter dans ce domaine.

Les recherches scientifiques très poussées à l'heure actuelle en histoire sociale font que le logement ouvrier né de la révolution industrielle commence à être mieux connu. Un numéro de la *Revue Belge d'Histoire Contemporaine* sera bientôt entièrement consacré au sujet : on y trouvera des contributions sur des cités ouvrières, sur ce qu'on a appelé des « phalanstères », en un mot sur diverses modalités d'habitation du prolétariat sans que, bien sûre, l'analyse soit déjà exhaustive ou définitive. Signalons deux processus de conservation actuellement en cours : l'un de la cité ouvrière du charbonnage de Bois-du-Luc dans le Hainaut, l'autre de maisons du Val-Saint-Lambert près de Liège. Quant au logement typique du patronat, il n'a guère suscité d'études en Belgique.

De nombreux secteurs restent encore en friche comme la distribution d'électricité ou de gaz, le téléphone, le télégraphe⁽⁵⁾. Pour ce qui est de la distribution d'eau, à côté des travaux de René Evrard, il faut signaler le mémoire de Liliane Viré sur Bruxelles⁽⁶⁾.

En général, outre les spécialistes venus fréquemment des milieux industriels eux-mêmes ou des cercles archéologiques locaux, le monde universitaire des historiens de l'économie, du social, de l'expression artistique, des archéologues sont alertés, ainsi que des architectes intéressés par l'esthétique ou le fonctionnalisme du XIX^e et du début du XX^e siècle⁽⁷⁾.

(4) A l'occasion du colloque d'Archéologie Industrielle, qui a eu lieu à Liège les 24, 25 et 26 mai 1977 sous la présidence du professeur Jacques STIENNON, une exposition spécialisée a été organisée au *Musée de la Vie wallonne*.

(5) En 1974, la compagnie « Electrogaz » a organisé à Ixelles une exposition « 150 ans au service de l'industrie gazière » d'un grand intérêt sur le sujet.

(6) Liliane VIRÉ, *La distribution publique d'eau à Bruxelles, 1830-1870*, Pro Civitate, Collection Histoire, série in 8°, n° 33, 1973.

(7) Les *Archives d'Architecture moderne* (A.S.B.L., 4, rue Paul Spaak, 1050 Bruxelles) ont organisé, en 1975, une exposition intéressante « *Le Paysage de l'Industrie* ». Dans l'Introduction du catalogue, Franco BORSI, Directeur de l'Institut d'Histoire de l'Architecture de l'Université de

Dans la majorité des recherches, l'iconographie joue un rôle essentiel ainsi que, par un retour des choses, les documents écrits ; en effet, les dessins, les gravures, les peintures sont souvent les seuls témoins pour les périodes les plus anciennes. Ils doivent faire l'objet d'une critique attentive car la liberté de l'artiste et son souci esthétique ont pu l'amener à déformer, voire à ignorer la réalité. Son œuvre peut néanmoins comporter une tonalité affective, absente ailleurs, et qui apporte à l'historien une meilleure pénétration de la réalité. Les premières photographies contiennent également souvent des éléments humains utiles tout en étant plus figées mais en reflétant mieux le concret en raison de leur automatisme. Les anciennes cartes postales ont la même qualité mais posent parfois des problèmes de datation difficile. A leur tour, bien des photographies récentes s'écartent des exigences documentaires. La fidélité de la reproduction demeure le souci majeur des historiens et des archéologues. A cet égard, ceux-ci peuvent s'appuyer sur les nombreux plans conservés dans les sources administratives *ad hoc* ainsi que sur les témoignages écrits, qu'ils soient imprimés ou inédits. On peut donc recourir aux archives de l'Administration des Mines, des Travaux Publics, du Cadastre, etc. ou aux multiples manuels, encyclopédies ou livres de technologie industrielle du XIX^e siècle. A côté de guides, tels que celui de Mme Coppejans-De Smedt sur les archives de l'industrie⁽⁸⁾, des bibliographies *ad hoc* seraient les bienvenues.

Bref, le champ d'investigation reste vaste et il serait urgent de dresser un état de la question précis.

En mettant l'objet et le concret en évidence, l'archéologie industrielle apporte à la compréhension du passé une dimension d'autant plus intéressante qu'elle complète une autre direction de la recherche historique, à savoir l'histoire quantitative. L'utilisation du chiffre et des séries chiffrées, accompagnée parfois d'une certaine mathématisation, permet d'aller au cœur des problèmes et d'apercevoir des corrélations nouvelles surtout dans les mouvements profonds et dans le long terme. Le danger est l'abstraction qui risque de faire oublier l'intervention constante et la présence de l'homme, des hommes. L'archéologie revient au concret, à la réalisation humaine, les situations se particularisent sans que le fil conducteur soit nécessairement effacé. Les transformations constantes ne sont plus masquées dans l'évolution de longue durée. Certes, le vestige matériel, que ce soit un logement ouvrier ou une usine de tôle rouillée ou une machine mise en valeur dans un musée ou encore une image quelle qu'elle soit, recèle son mythe propre dont l'historien doit se défier. La règle d'or reste la confrontation critique avec la source écrite, avec le témoignage contemporain du fait analysé, sans oublier que l'historien introduit à son tour son schéma personnel dans l'enquête. En un mot,

Florence, traite notamment de l'archéologie industrielle. En 1976, les *Archives d'Architecture moderne* ont organisé une exposition itinérante en liaison avec le *Centre de Création Industrielle* — Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou de Paris qui, de décembre 1976 à novembre 1977, a été ouverte au public à Macon, Paris, Lausanne, Bruxelles, Romorantin, Besançon, Arc-et-Senans, Orléans et Merlebach ; le catalogue « *Le Familistère de Guise ou les équivalents de la richesse* », dû essentiellement à Mlle Annick Braumann, est fort utile.

- (8) H. COPPEJANS-DESMEDT, *Guide des Archives d'Entreprises conservées dans les dépôts publics de la Belgique*, Archives Générales du Royaume et Archives de l'Etat dans les provinces, Bruxelles, 1975.

le témoin archéologique enrichit en la concrétisant la connaissance du passé mais, comme tous les autres témoignages, il doit passer au crible de la critique historique.

Parce qu'il est concret, parce qu'il fait facilement revivre le passé, le témoin archéologique est particulièrement précieux pour l'enseignement de l'histoire. Depuis le siècle dernier, la recherche historique s'est tournée de plus en plus vers l'économique et le social ; de la même façon, l'enseignement de l'histoire a délaissé l'histoire-bataille pour aller vers le quotidien. Si l'histoire globale a l'avantage de mieux démontrer les mécanismes, le recours à l'objet, à l'image fait mieux ressentir la présence et la force du passé ainsi que ses transformations continues. Pour percevoir la naissance de la civilisation industrielle et mesurer toute la proximité de cette mutation essentielle de l'humanité de la société agricole vers la société de consommation, quoi de plus parlant dans un enseignement que de suivre l'expansion des cheminées d'usine, isolées vers 1850 au milieu des champs de blé et occupant massivement le paysage avec les rails, les terrils et tout espèce d'échafaudage de fer en 1900, quoi de plus saisissant de comparer la petite boutique de 1900 au magasin de grande surface de 1960 !

La révolution industrielle est une étape fondamentale de la vie de l'humanité. En faisant apprécier sa portée par ses élèves, le professeur d'histoire donne à ces derniers une clef pour mieux se situer dans le monde, pour comprendre le fossé qui sépare les riches des pauvres, pour appréhender la notion de Tiers Monde, voire de Quart Monde. Dans ce sens, l'archéologie industrielle peut lui être utile.

Marinette BRUWIER,
Université de l'Etat à Mons,
Le 7 juin 1977